

**INTRODUCTION :**  
**FAIRE DE LA PHILOSOPHIE EN ESPAGNOL ?**  
**UN APERÇU DE LA PHILOSOPHIE HISPANOPHONE CONTEMPORAINE**

Luz Ascarate

(Université Paris I Panthéon-Sorbonne / Université de Poitiers)

César Gómez Algarra

(Universidad Complutense de Madrid)

Peut-on faire de la philosophie en espagnol ? Si nous jetons un coup d'œil au paysage philosophique contemporain, la réponse, à première vue, ne semble pas très encourageante. On sait quelles sont les principales langues de transmission et de production du savoir philosophique : tout d'abord les langues anciennes, indispensables pour accéder à notre inéluctable passé ; puis l'allemand, outil métaphysique par excellence ; le français, dont la tradition, de Descartes à la phénoménologie, en passant par les Lumières, le structuralisme et la philosophie politique contemporaine, continue de jouer un rôle décisif dans les débats mondiaux ; l'anglais, qui, au-delà de l'empirisme et de la philosophie analytique, s'impose sans difficulté dans l'arène internationale des *papers* ; et, plus récemment, l'italien, porté par le rayonnement planétaire de l'*Italian Theory*. Or, si nous faisons un certain effort, force est de constater qu'il n'y a aucune raison de continuer à présenter Ortega y Gasset comme le seul symbole d'une pensée en espagnol. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis la guerre civile et l'exil des *transterrados*, et la pensée hispanophone n'a cessé depuis de croître, se déployant selon une multitude de perspectives foisonnantes des deux côtés de l'Atlantique.

La force de cette pensée est aujourd'hui représentée par des auteur·e·s aux préoccupations diverses qui, après avoir reçu leur formation au sein des traditions intellectuelles classiques - en langue allemande, française ou anglaise -, ne s'en sont pas arrêtés là. Ils cherchent à (re)penser des problèmes philosophiques en mobilisant les outils de la philosophie analytique, de la phénoménologie, de l'herméneutique et de la théorie critique, tout en engageant un dialogue avec différentes sciences humaines et en ouvrant ces disciplines à d'autres questions et nuances, avec une liberté d'expression qui n'est pas toujours comparable à celle d'autres langues contemporaines. Malheureusement, cette pluralité d'approches, pourtant si vivante, n'est pas toujours reconnue par les philosophes d'autres pays. Le rapport et l'intérêt restent souvent unilatéraux : les penseurs hispano-américains connaissent bien les idées développées en France, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, etc., mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. C'est pour contribuer à corriger cette asymétrie que nous avons souhaité rassembler, dans ce numéro, des contributions témoignant de la richesse et de la diversité de la pensée hispanophone.

Mais penser la philosophie hispanophone n'est pas sans complexité. Tout d'abord, comment penser, au-delà d'un simple particularisme linguistique, ce que signifie « faire de la philosophie en espagnol » ? En quoi une langue qui distingue *ser* et *estar*, riche d'une histoire où se croisent métaphysique, phénoménologie, logique, herméneutique et pensée décoloniale, porte-t-elle une capacité spéculative propre, irréductible à la seule dimension littéraire ? Car si la littérature hispano-américaine a acquis une reconnaissance mondiale, ce n'est pas seulement pour avoir absorbé la philosophie mais aussi parce qu'elle est elle-même traversée par une pensée naturellement métaphysique, dont la fécondité explique

la puissance de son imaginaire. Dès lors, il s'agit de repenser le rapport entre langue et concept, entre tradition héritée et création spéculative, entre ancrage régional et visée universelle, afin de dégager les conditions d'une philosophie en espagnol capable de conjuguer singularité historique et portée universelle.

Ces contributions s'organisent autour de deux grands axes. Le premier axe met en lumière la richesse de la pensée hispano-américaine à partir de réflexions menées par des auteurs hispano-américains eux-mêmes, qui analysent en profondeur les apports de cette pensée. Cet axe se divise en deux parties : une première consacrée à l'étude de philosophes hispanoaméricains, et une seconde qui aborde des problématiques concernant le dialogue entre les courants de la pensée hispano-américaine et d'autres mouvements de pensée. Le deuxième axe réunit des contributions originales dans lesquelles l'auteur de l'article expose sa propre réflexion et ses recherches en cours.

Ainsi, pour ouvrir le premier axe, Nicolás Moreira Alaniz présente la pensée de Luisa Oliva Sabuco (1562-1646), autrice aujourd'hui reconnue de la *Nouvelle Philosophie de la nature de l'homme*. Il rappelle les incertitudes biographiques et la controverse sur l'attribution de l'ouvrage, longtemps disputée entre Oliva et son père. Composé de dialogues et de traités, ce texte explore des questions de médecine, de cosmologie, d'éthique et de politique. Oliva y développe des idées médicales remarquablement en avance, telles que l'existence de connexions nerveuses reliant cerveau et corps. Sur le plan politique, elle critique l'ordre socio-économique de son temps. Elle propose un modèle social plus harmonieux, fondé sur le lien vital avec la terre. Cette contribution redonne toute sa place à une figure pionnière de la pensée hispano-américaine.

Irene Breuer retrace l'itinéraire intellectuel d'une figure majeure de la philosophie hispanoaméricaine : Julia V. Iribarne. Elle analyse ses premiers travaux, marqués par l'influence méthodologique kantienne et phénoménologique, ainsi que l'importance de ses traductions des textes husserliens sur l'intersubjectivité transcendante. À partir de là, ses propres thèmes de recherche et ses préoccupations se développent progressivement, alliant une réflexion éthique et métaphysique à un dialogue avec d'autres domaines, comme la littérature. Finalement, cette reconstruction thématique permet à I. Breuer mettre l'accent sur le noyau essentiel de la philosophie d'Iribarne : une anthropologie transcendante fondée sur le sens de la vie déployé au sein de l'amour de la communauté éthique.

Bryan Zúñiga élabore une lecture de l'anthropologie clinique de María Lucrecia Rovaletti. Il situe d'abord cette approche dans le prolongement de la psychopathologie phénoménologique européenne, tout en soulignant la spécificité latino-américaine attentive aux dimensions sociales de la souffrance psychique. L'article retrace les critiques de Rovaletti à l'égard des approches classiques de la psychologie et de la psychiatrie. Il montre ensuite comment elle conçoit la psychopathologie phénoménologique comme une sémiologie transcendante des styles du monde. Enfin, il présente son anthropologie clinique, qui élargit la description phénoménologique en intégrant des savoirs extérieurs. Cette démarche transdisciplinaire met en évidence l'articulation entre expérience vécue et conditions sociales. Elle illustre la fécondité d'une perspective originale au sein de la tradition phénoménologique latino-américaine.

María Bacilio analyse l'ouvrage *Capitalisme gore* (2010) de la philosophe et poétesse mexicaine Sayak Valencia. Elle replace sa réflexion dans l'histoire de la biopolitique ouverte par Foucault et prolongée, entre autres, par Achille Mbembe. Valencia y décrit une violence extrême et spectaculaire, liée à l'économie mondiale de la drogue, qu'elle associe au sous-genre gore du cinéma d'horreur. L'article met en lumière la dimension critique de

cette lecture biopolitique des corps et des esprits. Il montre aussi comment Valencia envisage le transfémisme et les manif-fête-actions comme pratiques collectives de résistance. Bacilio interroge la capacité de cette proposition à inclure les luttes des mères de disparus.

Lola Yon-Dominguez propose une lecture critique de *Diversité et dialogue interculturel* de Mauricio Beuchot et Jorge Enrique González. Elle situe d'abord l'ouvrage dans le contexte latino-américain marqué par les revendications ethniques, la reconnaissance d'États pluriculturels et l'intensification des mobilités. Le livre cherche à concilier le respect des particularismes culturels avec la préservation d'un commun nécessaire au vivre-ensemble. Son outil conceptuel central est l'« herméneutique analogique », qui vise un dialogue interculturel attentif aux singularités tout en maintenant des valeurs universelles, comme les droits humains. L'article retrace les arguments de Beuchot et González et les met en perspective dans les débats philosophiques et politiques de la région. Il en propose ensuite une analyse critique, soulevant les tensions entre diversité culturelle et universalité des normes.

Daniel Sacilotto retrace l'évolution de l'universalisme latino-américaniste au XX<sup>e</sup> siècle et l'émergence d'un courant néo-universaliste après les critiques libératrices et décoloniales. Il montre comment ce projet, amorcé par Leopoldo Zea, dépasse l'opposition entre universalistes et régionalistes en affirmant une modernité latino-américaine ouverte sur l'horizon mondial. L'essai reconstitue d'abord les débats du milieu du siècle, puis analyse la proposition de Zea d'un universalisme conciliant enracinement autochtone et visée globale. Il examine enfin la pensée de Fernando Zalamea, qui inscrit l'Amérique latine dans une transculturation élargie, marquée par la logique de Peirce et l'utopisme d'Henríquez Ureña. Sacilotto dégage ainsi une ontologie formelle de l'universalisme latino-américain. Elle met en évidence une oscillation entre mémoire mythique et projection utopique. Cette approche permet de répondre de façon critique aux objections adressées à l'universalisme et à l'idéal modernisateur.

Pour ouvrir le second axe, Agustín Serrano de Haro présente une lecture phénoménologique précise et rigoureuse des cinq lois qui lient la douleur au temps. S'appuyant sur la phénoménologie husserlienne, il dialogue également avec d'autres études philosophiques, psychologiques ou littéraires sur la douleur et son expérience à la première personne. Il décrit ainsi minutieusement les particularités de la temporalité douloureuse. Il se concentre ainsi sur la façon dont la douleur modifie notre rapport au temps, par des empiétements, des croisements dans le passé, le présent, l'instant, etc. Enfin, il conclut par une analyse de cette caractéristique singulière qu'est la « temporalité amorphe » de la douleur.

Victor J. Krebs déploie une méditation sur le visage à l'ère de l'Anthropocène. Il critique notre approche trop centrée sur la vision et l'humain, qui entretient une illusion de stabilité et limite notre responsabilité éthique envers le cosmos. S'inscrivant dans le réalisme spéculatif, il invite à élargir la notion de visage au-delà de l'humain. Ce déplacement vise à réorienter notre rapport au monde face aux bouleversements écologiques et existentiels actuels. Krebs souligne la nécessité d'abandonner l'anthropocentrisme pour penser une rostralité cosmique. Il évoque un tournant sensible que la culture latino-américaine, par certains archétypes collectifs, peut particulièrement accueillir. Cette réflexion ouvre une voie pour repenser notre place dans l'être et notre avenir planétaire.

Dans son article, Joan González Guardiola propose une analyse du phénomène monétaire et de l'argent selon une perspective guidée par les principes de la phénoménologie

transcendantale. Dans le but d'apporter la plus grande clarté possible aux actes d'achat et de paiement, il compare ensuite ses avancées phénoménologiques aux concepts mobilisés dans d'autres sciences sociales, notamment l'histoire de l'économie et l'hypothèse de la « Loi grecque sur la vente » de F. Pringsheim. Sa critique montre que l'histoire de l'économie est loin d'avoir une clarté suffisante sur la pertinence et l'usage de plusieurs de ses concepts fondamentaux, ce qui souligne la nécessité d'un travail phénoménologique plus approfondi.

Arturo Aguirre Moreno met en place un cadre méthodologique pour analyser la figure du cadavre (*nekros*) dans le contexte de la violence contemporaine. À partir des outils et des ressources de la phénoménologie-herméneutique et de la théorie critique contemporaine, il développe les principaux jalons d'une philosophie forensique (*filosofía forense*). S'ouvrant à un dialogue avec toute science humaine qui contribue à expliquer et à comprendre le fonctionnement des multiples crimes et des injustices commis de nos jours sur les cadavres, les nécrohumanités, cette philosophie forensique s'inscrit alors résolument dans une approche interdisciplinaire. Loin d'être un objet vide, le cadavre apparaît alors comme le témoin d'une violence extrême et sa manipulation atteste d'une reconfiguration de l'espace social, politique et historique.